

jusqu'au temps présent, et, comme les origines nous échappent, étudier, pour combler cette lacune, les populations sauvages, interroger les traditions obscures et les rares monuments de l'époque primitive, puis de tous les éléments donnés par ce vaste travail, essayer de tirer par induction la marche qu'a suivie l'humanité, et, de cette marche même, la loi qui la gouverne, voilà ce qu'on peut entreprendre avec l'érudition seule, et ce qu'on a essayé. Mais, Messieurs, bien qu'il n'y ait pas un seul de ces éléments historiques qui ne soit utile, indispensable peut-être à la solution du problème, je ne pense pas qu'à eux seuls ils puissent la donner. Avec quoi comprenons-nous les actions de nos semblables ? avec la connaissance que nous avons de nous-mêmes : les mobiles qui agissent en nous nous révèlent ceux qui agissent en eux ; le secret de notre conduite nous explique l'énigme de la leur ; et mieux nous nous connaissons, plus cette révélation est complète ; et sans cette connaissance leurs actes seraient pour nous un spectacle inintelligible. L'intelligence de l'histoire est soumise à la même loi. L'homme, étant l'élément de l'humanité, contient tous les mobiles qui peuvent la mouvoir. La fin de l'homme étant le résumé de tous ces mobiles, l'homme impose sa fin à l'humanité tout entière, comme il l'impose à chacune des sociétés qui la composent. En d'autres termes, la vie d'une société n'est que l'effort des individus qui la composent vers leur fin, et la vie de l'humanité que la succession de ces efforts. Donc, pour comprendre la nature et le résultat de chacun de ces efforts, il faut connaître la fin de l'homme et celle de la société, qui en sont le but. Car si vous ignorez ce but total, auquel les sociétés aspirent sans cesse sans l'atteindre jamais tout entier, vous ne pourrez ni démêler

le sens et la portée de leurs tentatives, ni apprécier la valeur plus ou moins grande des résultats obtenus. Vous lirez donc l'histoire de chaque peuple, sans y découvrir l'œuvre de ce peuple dans le grand travail de l'humanité. Et si la nature et la valeur de chacun des éléments de ce grand travail vous échappent, comment pourrez-vous saisir la loi selon laquelle ce travail s'est opéré jusqu'à présent? Et si la loi selon laquelle il s'est opéré dans le passé vous échappe, comment en induirez-vous celle selon laquelle il se poursuivra dans l'avenir? Et comment enfin vous élèverez-vous à la loi générale et totale de ce développement, à la loi de l'humanité, que vous cherchez, qui est la solution même du problème que vous agitez, du problème de la destinée de l'espèce? Une chose est donc plus évidente que la lumière du jour: c'est que les faits de l'histoire, tels que la simple érudition les donne, ne suffisent pas pour résoudre le problème de la destinée de l'humanité; c'est que, tant qu'on n'a pas médité profondément sur la fin de l'homme et de la société, ces faits demeurent de véritables hiéroglyphes dont on n'a pas la clef; c'est qu'enfin, le problème que la *philosophie de l'histoire* a pour objet de résoudre présuppose la solution de tous les problèmes qui précèdent, et ne doit venir qu'à leur suite dans l'ordre légitime de nos recherches.

Actuellement, Messieurs, je ne vois plus qu'une question qui soit intimement liée au grand problème qui nous occupe, c'est la question *théologique*, qui est comme le couronnement de l'édifice dont nous dessinons les contours. La même loi de la raison, qui, en s'appliquant tour à tour à l'individu, à la société ou à l'espèce, fait concevoir à l'homme que les individus, les sociétés et l'espèce sont ici-bas pour une fin, en s'appliquant à l'uni-

vers au sein duquel l'humanité n'est qu'un phénomène, lui fait concevoir aussi que cet univers en a une, et, comme la partie ne saurait être contradictoire au tout, que la fin de l'humanité doit concourir à cette fin totale, n'en être qu'un élément, et par conséquent avoir en elle sa raison et son explication dernière. Ainsi, par un mouvement irrésistible, la pensée s'élève de l'ordre individuel à l'ordre social, de l'ordre social à l'ordre humain, et de l'ordre humain à l'ordre universel. Là, seulement elle peut s'arrêter, parce que là seulement elle rencontre le dernier mot de l'énigme qui la tourmente, la dernière raison des phénomènes dont elle cherche le sens. Mais je me trompe, Messieurs, elle va plus loin encore, et elle doit le faire. L'ordre universel lui-même n'est qu'une loi, loi suprême, il est vrai, qui résume toutes les autres, et qui contient la raison dernière de tous les phénomènes, mais qui, dans l'ordre ontologique, n'est encore qu'un fait, et présuppose un être intelligent qui l'ait conçue et par conséquent réalisée. En d'autres termes, l'ordre universel suppose l'ouvrier universel, dont il est tout à la fois la pensée et l'œuvre. L'intelligence humaine va donc jusqu'à Dieu, et là enfin elle se repose, parce que là enfin elle trouve la source de ce fleuve immense que l'inflexible logique des principes qui la gouvernent l'oblige de remonter. Dieu trouvé, l'aspect de l'univers change : l'ordre devient une providence, et les mille rameaux de la loi universelle deviennent les mille résolutions de la volonté et de la sagesse divine. L'âme humaine échappe avec joie à l'empire de l'inflexible fatalité, et se range avec bonheur sous celui de la sagesse et de la bonté de Dieu. Les rapports paternels du créateur à la créature succèdent aux rapports sévères de la loi et du sujet; et la question

suprême et dernière, qui était de savoir quel rôle joue la destinée de l'espèce humaine dans la destinée totale de l'univers, revêtant des formes plus consolantes, devient celle de savoir quels sont les desseins de Dieu, c'est-à-dire d'un être souverainement sage et bon, sur l'homme, c'est-à-dire sur un être, faible par son pouvoir, mais semblable à lui, et supérieur à tout le reste par le don de l'intelligence. Or, sous cette dernière forme comme sous la première, le problème théologique pré-suppose tous ceux que nous avons envisagés jusqu'à présent, et d'autres encore qu'il attire ainsi dans le vaste problème de la destinée de l'homme. En effet, pour pénétrer le rôle de la destinée de l'espèce humaine dans la destinée totale de l'univers, il faut partir à la fois, et de la fin vers laquelle nous voyons aller l'humanité, et de celle vers laquelle semble graviter la partie du monde physique que nous pouvons observer. La science du monde physique s'introduit donc comme élément dans la question ; elle y prend place à côté de celle de l'homme et de l'humanité ; et ces deux sciences deviennent les deux données de celle de Dieu, ou, ce qui revient au même, de celle de l'ordre et de la fin universelle de toutes choses. C'est dans le sein de cette vaste science, et par la comparaison de l'ordre physique et de l'ordre moral, que la question de la supériorité de l'un de ces deux ordres, et, par conséquent, de la subordination de l'autre, se pose et peut se résoudre ; c'est là que, jetant tour à tour dans sa balance la nature et l'homme, la raison se trouve appelée à décider si la nature est faite pour l'homme ou si l'homme n'est qu'un fragment de la nature ; si elle est le théâtre préparé pour le drame de notre destinée, ou si nous ne sommes qu'une goutte d'eau entraînée avec mille autres dans le cou-

rant d'un fleuve dont les profondeurs et les rivages, la source et la destination, nous sont inconnus? Question suprême et formidable, qui est celle de la pensée même de Dieu, et qui ne prétend à rien moins qu'à en pénétrer l'énigme; question qui nous conduit à soulever toutes les données que la création peut nous fournir, pour en tirer, sur la providence du créateur, tous les renseignements possibles; question qui, dominant et résumant toutes les autres, a presque toujours été posée et agitée avant elles, mais qui, ne pouvant être résolue qu'à la lumière des solutions réunies de toutes les autres, ne doit être abordée qu'après elle dans l'ordre légitime de la science.

Tels sont, Messieurs, et les questions qu'embrassent le problème général de la destinée humaine, et l'ordre rigoureux dans lequel elles doivent être abordées et résolues. Vous voyez qu'elles ne sont point indépendantes et isolées, mais qu'elles sont unies et forment un système, comme les rameaux d'un arbre qui tous, du plus petit au plus grand, viennent se lier directement ou par des intermédiaires au tronc qui les nourrit et les soutient. Le tronc commun des questions que nous avons parcourues, c'est la question particulière de la destinée de l'homme dans la vie actuelle: de loin ou de près, immédiatement ou par des questions intermédiaires, toutes viennent s'y rattacher, toutes en présupposent la solution. C'est donc celle là, Messieurs, que la science doit s'efforcer de résoudre la première. Aussi va-t-elle devenir le premier objet de nos recherches, et, comme elle est vaste, le sujet de cette première année de nos leçons. Oublions donc l'ensemble du système que nous venons de tracer, oublions tous les autres problèmes qui le composent, et concentrons notre attention tout entière sur le problème moral, le seul qui doive désormais nous occuper.

En abordant ce problème, Messieurs, nous resterons fidèle à l'esprit qui préside à ces leçons. D'abord et avant tout, nous chercherons à en comprendre parfaitement le sens ; puis nous examinerons les moyens qui existent, et déterminerons la méthode qui doit être suivie pour le résoudre ; enfin, le but fixé et la route tracée, nous marcherons.

Trois grandes formes ont été données au problème moral depuis qu'on l'agite. La première est celle sous laquelle je l'ai posé moi-même : Quelle est la destinée de l'homme ici-bas ? La seconde est celle qui a dominé dans les écoles grecques, et qu'on pourrait appeler sa forme antique : Quel est pour l'homme le véritable ou le souverain bien ? La troisième enfin est celle qui a prévalu de nos jours et qui est devenue sa forme vulgaire : Quels sont les devoirs de l'homme, ou quelle est la règle qui doit présider à sa conduite ? Que ces trois questions couvrent le même problème, c'est ce que je vais montrer en peu de mots : en le dégageant de ces trois formes, j'aurai atteint mon premier but, qui est d'en fixer le véritable sens.

Évidemment, Messieurs, si toutes choses nous étaient indifférentes, nous n'aurions point de raison pour agir d'une façon plutôt que d'une autre, et, par conséquent, nous n'en aurions aucune pour agir. Agir, c'est vouloir ; agir d'une manière plutôt que d'une autre, c'est préférer ; et nous ne pourrions rien vouloir, et nous ne pourrions rien préférer, si notre nature avait été constituée de manière à ce qu'il n'y eût pour elle rien de bon, à ce qu'il n'y eût pour elle rien de préférable. C'est évidemment parce qu'il y a pour elle du bien qu'elle agit, parce qu'il y a pour elle du bien et du mal qu'elle choisit ; et, s'il est bon qu'elle fasse certaines choses, et s'il est mau-

vais qu'elle en fasse certaines autres, c'est encore pour la même raison. D'où vous voyez, Messieurs, qu'il n'y a lieu de demander ce qu'il est bon que l'homme fasse que parce qu'il y a du bien pour lui, et que la seule manière de l'apprendre, c'est de déterminer en quoi consiste ce bien. Donc, la question de savoir s'il y a une morale ou une règle possible de nos actions est précisément celle de savoir s'il y a du bien et du mal pour nous; et celle de savoir quelle est cette morale ou cette règle est justement celle de savoir en quoi consistent pour nous le bien et le mal. Ces deux dernières questions ne sont donc qu'un seul et même problème sous deux formes différentes. Seulement, quand on demande en quoi consiste le bien et le mal pour l'homme, on pose la question sous une forme plus profonde : car, la règle étant la conséquence, et le bien le principe, il faut, pour établir la règle, avoir préalablement déterminé en quoi consiste le bien.

Et maintenant, Messieurs, si vous voulez chercher à quel titre les choses nous paraissent bonnes ou mauvaises, ou ce que notre intelligence entend quand elle les qualifie ainsi, vous allez voir que la question : *En quoi consiste le bien et le mal?* est à son tour identique à cette autre : *Quelle est notre destinée ici-bas?*

En effet, Messieurs, quel que soit le cas qu'il vous plaise de choisir, et la situation dans laquelle il vous convienne de vous placer, vous trouverez toujours que, si vous appelez telle chose bonne et telle autre mauvaise, c'est que celle-là convient à votre nature, est en harmonie avec sa destination, tandis que la mauvaise répugne à votre nature, est en opposition avec sa véritable fin. Un exemple grossier vous fera saisir ma pensée,

N'est-il pas vrai, Messieurs, que, si nous n'avions pas

été organisés de manière à ressentir un certain appétit qu'on appelle la faim et un autre qu'on appelle la soif, tout ce qui touche à la satisfaction de ces appétits nous serait absolument indifférent? N'est-il pas vrai que, sans l'existence en nous de ces appétits, le pain et l'eau ne seraient pour nous ni bons ni mauvais? Et les deux actes de boire et de manger seraient-ils qualifiés bons, et aurions-nous quelque raison de les produire, sans l'existence de ces appétits? Nullement. La raison dernière de la bonté du pain et de l'eau, la raison dernière de la qualification que nous appliquons aux actes de boire et de manger, est donc dans la constitution de notre nature et dans la convenance qui existe entre sa destination d'une part, et ces choses et ces actions de l'autre; c'est, en d'autres termes, la propriété qu'elles ont de satisfaire à certaines tendances de notre être, et de secourir ainsi sous ce rapport l'accomplissement de notre destination, qui constitue leur bonté et la constitue exclusivement. Supprimez en nous ces deux appétits, ces mêmes actions, ces mêmes choses, nous deviennent complètement indifférentes; elles n'ont plus pour nous aucun caractère. Mais, dans cette hypothèse même, si nous connaissions qu'un certain être est pourvu de ces deux appétits, bien que le pain et l'eau, bien que l'acte de boire et de manger nous fussent entièrement indifférents, nous n'en jugerions pas moins ces choses et ces actes bons pour cet être, et nous les qualifierions ainsi par rapport à lui.

Ce qui est vrai dans ce cas, Messieurs, est vrai dans tous, et cet exemple trivial vous révèle ce qui fait qu'il y a pour l'homme, ce qui fait qu'il y a pour un être quelconque, du bien et du mal. Ce qui fait qu'il y a pour un être du bien et du mal, c'est qu'il a reçu de Dieu une

certaine nature, et, avec cette nature, une certaine destinée qui en est la conséquence et à laquelle il aspire. L'accomplissement de cette destinée, voilà pour un être, je ne dis pas le souverain bien, mais le seul bien ; le non-accomplissement de cette destinée, voilà pour lui le seul mal. Tout ce qui est bon pour un être ne l'est qu'à ce titre qu'il contribue à produire ce bien unique ; tout ce qui est mauvais ne l'est qu'à ce titre qu'il contribue à produire ce mal unique. Donc, pour déterminer ce qui est bon ou mauvais pour un être, il faut préalablement avoir déterminé en quoi consistent pour lui ce bien et ce mal suprêmes ; c'est-à-dire, Messieurs, qu'il faut préalablement avoir déterminé quelle est la fin, quelle est la destinée de cet être. D'où vous voyez que la question : *En quoi consiste pour l'homme le bien et le mal, quel est pour lui le véritable, le souverain bien*, est parfaitement identique à cette autre : *Quelle est la destinée de l'homme en ce monde ?* Seulement, de ces deux formes du même problème, c'est la dernière qui est la plus profonde : car il faut connaître la fin de l'homme en ce monde pour déterminer quel y est son bien, comme nous avons vu qu'il fallait savoir quel y est son bien pour déterminer ce qu'il doit y faire, et fixer ainsi la règle de sa conduite.

Vous le voyez donc, Messieurs, c'est, en dernière analyse, le même problème qui se trouve exprimé dans les trois questions que nous venons de signaler ; mais il s'y montre saisi à différents degrés de profondeur. Or, quelle que soit la forme sous laquelle on le pose d'abord, il faut toujours, pour le résoudre, finir par le ramener à la plus profonde, à celle qui met à nu la véritable difficulté. C'est donc celle-là qui est la vraie forme, la forme scientifique du problème ; c'est aussi sous celle-là que nous l'avons posé.

Le sens du problème fixé, arrivons à la méthode à suivre pour le résoudre.

Deux voies s'offrent à nous pour y parvenir, Messieurs : l'une qui consiste à chercher la solution de la question dans la nature de l'homme, l'autre qui consiste à la chercher dans le spectacle de la vie humaine que nous avons sous les yeux. Or, je dis que, de ces deux routes, la dernière est indirecte et semée d'incertitudes, et que, pour connaître la destinée de l'homme, la seule méthode à la fois prompte et sûre, c'est de la demander à une analyse exacte des principes constitutifs de sa nature.

De ces deux méthodes, toutefois, ce n'est pas la dernière qui semble au premier coup d'œil la plus naturelle : aussi n'a-t-elle pas été la plus communément suivie ; en général on a préféré l'autre, en vertu d'un raisonnement, fort juste en apparence, mais qui ne tient point compte des difficultés pratiques de la méthode à l'appui de laquelle on le fait.

Il ne dépend point d'un être de choisir sa fin : elle lui est imposée par sa nature qu'il ne peut modifier et qui finalement y aspire. Pas plus qu'aucun être l'homme ne peut changer sa nature, et cette nature, pas plus qu'une autre, ne peut devenir infidèle à ses propres principes. L'homme est donc invinciblement déterminé à tendre à sa fin ; il suffit donc de constater où l'homme va, pour connaître sa véritable destination. — Voilà le raisonnement, Messieurs ; les prémisses en sont justes ; mais on ne fait pas attention à deux circonstances qui ne permettent pas d'en admettre la conséquence : la première, que l'homme est intelligent et libre ; la seconde, que la fin de l'homme se résout, dans la pratique, en une foule de buts particuliers, et le mouvement de la nature hu-

maine vers cette fin en une foule de tendances partielles et diverses. Sans ces deux circonstances, la méthode qui prétend trouver la fin de l'homme dans le spectacle des choses humaines pourrait aboutir; mais ces deux circonstances la rendent aveugle et impuissante, et vous allez le comprendre.

Les tendances primitives par lesquelles la nature humaine manifeste sa vocation et y aspire ne sont point très-nombreuses; et, quand on les étudie directement dans le sanctuaire de la conscience où elles agissent sur la volonté et déterminent la conduite, il est aisé de les démêler, et de comprendre la fin définitive et totale à laquelle elles conspirent. Mais ce mouvement, très-simple à sa source, se brise en rencontrant les choses extérieures, et se décompose en une multitude infinie de poursuites différentes. En effet, le monde qui nous entoure présente à chaque passion de notre nature une infinité de buts différents; et, quoique la passion reste la même dans la conscience, elle reçoit au dehors de cette diversité de buts auxquels elle s'attache, une diversité infinie de formes qui la déguisent de mille façons et la métamorphosent pour le spectateur en une multitude de passions distinctes. Et non-seulement le spectateur, mais l'acteur lui-même, s'y trompent: préoccupé du bien particulier qu'il poursuit, chacun de nous prend la passion qui l'y pousse pour une autre passion que celle de son voisin, chez qui elle aspire à un autre but; et c'est ainsi que, pour tous, ce qui est simple au dedans, la vocation de la nature humaine, se traduit au dehors en une variété de directions et de poursuites qui égale en quelque sorte celle des grains de sable du rivage.

Ce n'est pas tout, Messieurs: tandis que les choses extérieures brisent ainsi la fin de notre nature en des

milliers de fragments, notre nature, parce qu'elle est intelligente et libre, laisse là le tout pour la partie, et semble, dans chaque individu, s'attacher exclusivement à quelques-uns de ces fragments et oublier tout le reste. En effet, entre cette foule de buts particuliers, dans lesquels notre fin se décompose au dehors, l'expérience prouve que l'homme choisit, que ses choix varient infiniment d'individu à individu, et que souvent il choisit d'une manière absurde, sacrifiant à des intérêts misérables les intérêts les plus élevés de sa nature. Il est bien peu d'hommes, s'il y en a, qui embrassent la fin de l'homme dans toute son étendue, et qui en poursuivent l'accomplissement tout entier. Presque tous sont dominés par une passion, préoccupés d'un bien exclusif ; et c'est au service de cette passion, à la conquête de ce bien, que se consomment toute leur activité, tous leurs efforts, toute leur vie. Et de là, Messieurs, cette diversité infinie de sentiments sur ce qui mérite véritablement d'occuper la pensée et l'activité de l'homme. Chaque individu a pour ainsi dire une opinion particulière sur ce point ; chaque coterie a la sienne. Parcourez les mille mondes différents que contient cette grande ville, et vous serez confondus de voir combien ce qui agite, ce qui absorbe l'un, semble peu important, semble nul à l'autre. Non-seulement donc la fin de l'homme, simple au dedans, se montre décomposée au dehors en une foule de fins particulières, mais, par les choix exclusifs et divers de la liberté humaine entre ces fins, au lieu d'une vocation commune à tous, il semble qu'il y en ait autant que d'individus et que chacun de nous ait la sienne.

Ce sont ces deux circonstances, Messieurs, qui, comme je vous l'ai dit, frappent d'impuissance la méthode qui prétend induire la fin de l'homme du spectacle des ac-

tions humaines. Sans doute cette méthode a raison quand elle suppose que la multitude de directions diverses, dans lesquelles s'ébranchent au dehors le petit nombre des tendances primitives de notre nature, expriment et traduisent comme elles la vocation de notre nature. Toutes en effet émanent de ces tendances, qui ne sont elles-mêmes que les expressions diverses d'un seul penchant fondamental, celui qui entraîne notre nature vers sa fin. Mais qui ne voit d'abord que, de ces deux traductions, l'une immédiate et composée d'un petit nombre de signes, l'autre éloignée et qui en contient une multitude, il est absurde, quand toutes deux sont également sous nos yeux, de laisser là la première pour interroger la seconde? Et qui ne comprend ensuite qu'on ne peut lire la fin de l'homme à travers cette dernière qu'à la condition d'avoir ramené toutes les directions variées de la vie extérieure au petit nombre de tendances intérieures d'où elles émanent, et qu'ainsi, sous peine de ne pas aboutir, la méthode qu'on préfère est en définitive obligée de venir demander à celle qu'on repousse la solution du problème moral.

Et, en effet, Messieurs, veuillez le remarquer : quand bien même, avec une exactitude presque impossible, vous seriez arrivés à recueillir tous les buts divers que les hommes poursuivent en ce monde, vous n'auriez encore qu'une somme de buts particuliers, et il vous resterait à réduire cette liste immense, à extraire de toutes ces fins de détail le petit nombre de fins principales dont elles ne sont que les variantes. Or, cette induction n'est possible qu'à une condition, c'est que vous laisserez là la conduite extérieure des hommes pour interroger les mobiles de la conduite de l'homme et les principes de sa nature. En effet, ce n'est point au dehors

que toutes ces conduites diverses se rallient, c'est au-dedans. Au dehors, les buts poursuivis sont distincts et les conduites divergentes; vous ne trouverez rien là qui vous autorise à les identifier. Mais ces conduites divergentes peuvent être inspirées au-dedans par une même passion, par un même principe de notre nature, en sorte que, malgré la différence des buts extérieurs, elles n'aient cependant qu'une seule et même fin; c'est ainsi que les conduites les plus diverses en apparence peuvent cependant être identiques. Mais où se révèlent ces identités? Elles se révèlent dans ce qui les constitue, c'est-à-dire dans les principes de notre nature. Vous ne pouvez donc prononcer sur l'identité ou la distinction de deux conduites que par la connaissance même du fait que vous prétendiez en induire, c'est-à-dire, du motif qui les a déterminées. Cette méthode est donc un cercle vicieux, puisqu'elle suppose ce qu'il s'agit de trouver. Et cela est si vrai, qu'une action peut être produite par les motifs les plus opposés, sans cesser de paraître la même. Les maximes de La Rochefoucauld en sont une preuve frappante. Prenez toutes les actions possibles, prenez-les en elles-mêmes et telles qu'elles apparaissent au spectateur, La Rochefoucauld se charge de démontrer qu'il n'en est pas une, non pas même celles qui ont l'air d'être les plus généreuses, qui ne puisse s'expliquer par un motif égoïste: et en effet il n'est point d'action qui ne puisse être faite par un tel motif. Mais s'ensuit-il qu'elles ne se fassent jamais par un motif désintéressé? Nullement; elles se font tantôt par un motif désintéressé, tantôt par un motif égoïste. Et comment, dans un cas donné, savoir par lequel des deux? Elles-mêmes ne peuvent vous l'apprendre: c'est le secret de la conscience qui les accomplit. En se bornant à interroger les

actions humaines, on ne peut donc arriver à rien de certain sur les motifs qui les déterminent, ni par conséquent sur les véritables fins de la conduite humaine : elles se prêtent avec la même facilité aux interprétations les plus diverses et justifient avec la même complaisance les systèmes les plus opposés. Il est donc impossible de tirer du spectacle des actions humaines la solution du problème de la destinée de l'homme. Il faut donc chercher ailleurs la révélation de cette destinée : il faut la chercher là où elle est écrite en caractères précis et certains, c'est-à-dire dans les principes constitutifs de la nature humaine.

Ainsi, cette question que toutes celles qui doivent nous occuper présupposent, cette question radicale de la destinée de l'homme ici-bas, en présuppose elle-même une plus radicale encore, celle de la nature de l'homme. Qui ignore la nature de l'homme ne peut la résoudre ; qui ne connaît qu'incomplètement cette nature ne peut en trouver qu'une solution incomplète : cela n'est pas seulement vrai, cela demeure pour nous rigoureusement démontré. Aussi bien, la question de la destinée de l'homme ici-bas n'était pas encore une question de faits, une question que l'observation pût immédiatement résoudre. Que l'homme ait une fin ici-bas, la raison le conçoit comme une nécessité ; mais cette fin n'est point un fait observable, qui tombe sous la conscience et les sens ; cette fin n'est encore qu'une idée générale à déterminer, et qui ne peut l'être que par des faits. Tant qu'on n'est point arrivé à une question de faits dans une recherche, on n'en a point trouvé le véritable commencement. On ne devine pas les desseins de Dieu, qui sont les lois de la création ; il faut les découvrir, et on ne peut les découvrir que par l'étude de la faible partie de ses œuvres

qu'il a livrée à nos regards. Toute lumière émane pour nous de l'observation; et toute recherche, à moins qu'elle ne soit impossible, recèle dans son sein une question de faits dans laquelle elle vient se résoudre. Le génie de la méthode, qui est celui de la science, consiste uniquement à découvrir cette question, à l'exprimer du problème. Cela fait, tout est fait : car le cadre est tracé, et la patience humaine finit toujours par le remplir. Dans la recherche qui nous occupe, cette question de faits est celle de la nature de l'homme. Cette nature de l'homme est une chose observable, une réalité qui est là, présente à nos regards. Pour la déterminer, il n'est besoin d'aucune donnée antérieure, il suffit d'ouvrir les yeux de la conscience et de regarder. A ce signe, nous reconnaissons une question véritablement première, nous avons touché au véritable commencement de notre recherche. L'homme connu, la détermination de sa fin s'ensuit; sa fin, déterminée, détermine celle de la société et de l'espèce; et, la fin de l'humanité déterminée, la place de l'humanité dans l'œuvre de la création peut être légitimement cherchée. Voilà le cadre de la science, Messieurs, son cadre rigoureux et vrai. C'est ce cadre que nous allons essayer de remplir. Mais, vous le savez, la science de la nature humaine n'est pas pour nous à faire : nous nous en sommes longuement occupés dans les années précédentes. Nous partirons donc des résultats que nous avons obtenus, et nous entrerons immédiatement dans la science morale proprement dite. C'est un droit que de laborieuses recherches nous ont acquis.

TABLE DES MATIÈRES

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

I. Comment les dogmes finissent.	1
II. De la Sorbonne et des philosophes.	20
III. Réflexions sur la philosophie de l'histoire.	36
IV. Bossuet, Vico, Herder.	59
V. Du rôle de la Grèce dans le développement de l'humanité.	64
VI. De l'état actuel de l'humanité	73

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

I. De la philosophie et du sens commun.	105
II. Du spiritualisme et du matérialisme.	121
III. Du scepticisme.	162
IV. De l'histoire de la philosophie	172

PSYCHOLOGIE

I. De la science psychologique.	189
II. De l'amour de soi	202
III. De l'amitié.	216
IV. Du sommeil	225
V. Des facultés de l'âme humaine.	243

MORALE

I. De l'éclectisme en morale	273
II. Du bien et du mal	280
III. Du problème de la destinée humaine	297
IV. Méthode pour résoudre le problème précédent	344

FIN DE LA TABLE.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 79, A PARIS.

OUVRAGES

DE

M^R H. WALLON

MEMBRE DE L'INSTITUT

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris.

I. OUVRAGES HISTORIQUES.

SAINT LOUIS ET SON TEMPS. 2 vol. in-8^o, brochés, 15 fr.

Parmi les nombreux comptes rendus qui ont été faits de cet ouvrage, nous empruntons à celui de M. Boutaric, publié dans le *Journal officiel* du 23 février 1875, les lignes suivantes : « L'éminent successeur de M. Guizot, dans la chaire d'histoire moderne à la Sorbonne, nous donne aujourd'hui un nouvel ouvrage qui est appelé, à divers titres, à un grand succès : *Saint Louis et son temps*.

« Ce livre est bien écrit, d'une lecture facile, sans affectation de couleur locale. De nombreuses annotations renvoient aux sources originales ou aux travaux d'érudition mis à contribution, de sorte que le lecteur a la facilité de contrôler toutes les assertions de l'auteur. Les récits sont intéressants, l'exposé sobre et clair ; mais ce n'est pas tout. La lecture de ce livre est salutaire, elle fortifie le cœur en imposant cette conclusion, que la meilleure politique, ou plutôt la seule utile, c'est d'être honnête. »

JEANNE D'ARC. Ouvrage qui a obtenu de l'Académie française le grand prix Gobert ; 3^e édition. 2 volumes in-18 jésus, brochés, 7 fr.

La vie de Jeanne d'Arc est un des épisodes les plus émouvants de nos annales ; c'est comme une légende au milieu de l'histoire. Mais pourquoi, dira-t-on peut-être, une nouvelle histoire de Jeanne d'Arc après le beau récit de Michelet et la publication de M. Jules Quicherat ? « C'est précisément cette publication, dit M. Wallon dans sa préface, qui devait donner une nouvelle impulsion aux études sur Jeanne d'Arc. » — Il y a cédé comme plusieurs autres en pensant qu'après tant de récits qui s'autorisent de noms célèbres, la vie de Jeanne d'Arc pouvait encore être racontée. S'il s'est décidé à tenter quelque chose, c'est dans l'usage et dans l'appréciation des documents où doivent puiser tous les historiens de l'héroïne de Donrémy : c'est donc là qu'il faut chercher le motif, et pour ainsi dire, l'originalité du travail de M. Wallon. On y trouve à chaque page les marques d'une étude approfondie, d'une sincère recherche du vrai, d'un esprit sérieux et honnête que n'entraîne pas l'ar-

deur des croyances. Les deux premières éditions imprimées dans le format in-8° sont aujourd'hui épuisées; la troisième, publiée dans un format économique, ne peut manquer de se répandre davantage.

JEANNE D'ARC, édition abrégée de l'ouvrage précédent.
1 vol. in-18 jésus, broché, 1 fr.
Cartonné en percaline gaufrée, titre doré, 1 fr. 50 c.

Cet abrégé, sous sa forme populaire, dégagé de tout appareil d'érudition, dans sa pathétique simplicité, a été accueilli avec empressement, comme l'indiquent trois éditions tirées à un nombre considérable.

Sa place est marquée dans toute bibliothèque populaire.

RICHARD II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre. 2 vol. in-8°, brochés, 15 fr.

« L'histoire d'Angleterre, depuis la conquête des Normands jusqu'à la révolution de 1688, est, dit l'auteur dans sa préface, ensanglantée par les rivalités des princes de la maison régnante. Ce ne sont que révolutions domestiques et guerres parricides : fils contre père, frères contre frères.

« Étranger au pays et aux luttes des torys et des whigs, nous abordons cette histoire sans aucun engagement. Nous n'entreprenons pas une apologie de Richard; et il y a des époques de son règne qui nous trouveront sévère; mais nous n'adopterons pas comme un arrêt définitif les opinions des historiens du temps qui l'a proscrit : nous jugerons ces historiens sur leur langage, et le roi sur ses actes. »

LA TERREUR, études critiques sur l'histoire de la Révolution française. 2 vol. in-18 jésus, brochés, 7 fr.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE. — « Le livre que je publie a été commencé à propos de l'*Histoire de la Terreur* de M. Mortimer-Ternaux. Mais je ne pouvais faire un examen critique de cet ouvrage sans le comparer à d'autres qui traitaient de la même matière. De là une série d'études qui, à des points de vue divers, tout en suivant la marche des événements, embrassent le sujet tout entier. Elles étaient achevées dès la fin de 1869, et ont commencé à paraître dans le *Correspondant* en mars et avril 1870. La guerre qui a suivi et les tristes conséquences qu'elle a entraînées ont retardé la publication du reste, et lui ont donné une opportunité que je n'avais point prévue. Les faits nous ont appris que la Terreur, dont on croyait l'empire à jamais relégué dans le domaine de l'histoire, ne demandait qu'un moment propice pour reparaitre. La Commune de Paris en 1871 avait le tempérament de l'ancienne Commune de 1793. Elle aussi a eu ses suspects, ses emprisonnements et ses exécutions à titre de suspects. Elle a eu ses ruines, avec une surexcitation de rage dans la destruction et une immensité dans le désastre, que le vandalisme de la Terreur, dans ses plus mauvais jours, n'avait pas connues. Les personnages sinistres de l'époque de la Terreur ne sont donc pas des fantômes du passé. Ils ont vécu en 1871; les noms de plusieurs sont dans toutes les bouches. Ils revivraient sous d'autres noms, si cette union de tous les honnêtes gens qui a fait défaut en 1793, qui n'a pu se faire en 1871 dans Paris, venait encore à nous manquer.

« Je fais appel à cette union en offrant au public ce tableau d'un passé toujours si menaçant pour l'avenir. Si ce n'est pas la pensée qui a inspiré ces études, c'est celle qui me porte à les rassembler sous cette forme nouvelle. Cette publication n'est point d'ailleurs une simple re-

production de ce qui a paru. En donnant à ce travail les proportions d'un livre, j'ai dû recourir moi-même aux sources originales, aux écrits, aux journaux, aux documents du temps. J'ai visité le dépôt des Archives, n'usant d'ailleurs pour le moment des trésors que j'y ai vus et touchés, que dans les limites du cadre où je m'étais renfermé d'abord. Ce livre n'a donc pas la prétention de dire le dernier mot sur le sujet. Il garde son caractère primitif. Il a pour objet de signaler ce qui m'a semblé le plus digne d'attention chez les autres. Mais en réunissant ces traits divers dans un cadre nouveau, je ne pouvais point n'en pas tirer moi-même l'enseignement que j'y trouvais contenu; et peut-être ce que j'ai eu la bonne fortune d'y ajouter par mes propres recherches ne paraîtra-t-il pas non plus dénué d'intérêt. »

LA SAINTE BIBLE, résumée dans son histoire et dans ses enseignements. Ouvrage approuvé par NN. SS. les archevêques de Paris et de Cambrai; 2^e édition. 2 vol. in-18 jésus, brochés, 7 fr.

La Bible est entre les mains de tout le monde, et si l'auteur n'eût consulté que les besoins du public, peut-être n'aurait-il pas entrepris cet ouvrage. Dans un moment où il venait d'être douloureusement frappé dans sa vie intérieure, il a senti le besoin d'abandonner la suite de ses travaux pour recourir aux Livres saints, comme à la source de toute consolation; et afin d'être encore avec ses enfants dans ces lectures, il a eu la pensée d'en tirer une histoire à leur usage. De là il s'est laissé amener à la présenter au public, dans l'espoir qu'elle ne lui serait pas inutile.

LA VIE DE JÉSUS et son nouvel historien; nouvelle édition. 1 vol. in-18 jésus, broché, 1 fr.

On se souvient du bruit que fit à son apparition l'ouvrage de M. Renan, la *Vie de Jésus*. L'auteur en ayant tiré un petit livre destiné à répandre dans le peuple un portrait de Jésus, qui n'avait rien de commun avec le Christ de l'Évangile, et à propager des doctrines qui étaient le contre-pied des doctrines de Jésus-Christ, M. Wallon crut devoir y répondre. C'est cette réponse, pleine de sens, de raison et de force, qui fait l'objet de l'ouvrage ci-dessus.

VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, selon la concordance des quatre évangélistes, avec une introduction sur l'autorité des évangiles, et sur les derniers systèmes qui l'ont attaquée, et des notes sur les points les plus débattus de l'histoire; 2^e édition. 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 c.

La meilleure réponse à faire à un ouvrage qui a naguère mis en éveil les amis et les ennemis du christianisme, était d'y opposer le récit même des évangiles, c'est ce qu'a fait M. Wallon : « A la *Vie de Jésus*, dit-il, comme on l'a imaginée dans ces derniers temps, nous opposerons la vie de Jésus-Christ telle qu'elle résulte de la concordance des évangiles, traduisant communément les textes, et n'y mêlant du nôtre que ce qui est nécessaire pour signaler par un trait ou recueillir l'enseignement qu'on y trouve, relier ensemble les fragments des quatre évangiles à mesure qu'ils doivent, d'après la concordance, entrer dans le cadre de l'histoire, et indiquer sommairement au commencement ou à la fin des chapitres, la marche et le progrès des événements. »

II. OUVRAGES CLASSIQUES.

VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, selon les quatre évangélistes. Ouvrage approuvé ou recommandé par un grand nombre de prélats; 3^e édition. 1 vol. in-12, cart. 1 fr.

Ce livre est tiré du volume précédent. L'ouvrage, dégagé de toute polémique, n'est plus qu'un livre de lecture destiné à être mis entre les mains des enfants. Il remplacera avantageusement les ouvrages du même genre dont on se sert depuis longtemps, et dont quelques-uns sont bien surannés. Les enfants trouveront à s'instruire et à s'édifier dans ce récit simple et grave, tout en s'exerçant à la lecture.

Plus de quarante approbations ou recommandations épiscopales attestent l'opportunité de cette publication.

ÉPITRES ET ÉVANGILES des dimanches et des principales fêtes de l'année, *extraits des traductions de Bossuet*, recueillies, complétées et accompagnées de notes prises en partie du même auteur. 1 vol. in-18, cartonné, 75 c.

Ouvrage approuvé ou recommandé par un grand nombre de prélats, et adopté pour les écoles communales de la ville de Paris.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE SAINTE (Ancien et Nouveau Testament). 1 vol. in-18, cartonné, 75 c.

Ouvrage approuvé ou recommandé par un grand nombre de prélats, et adopté pour les écoles communales de la ville de Paris.

Ce petit livre est extrait de l'ouvrage : *La Sainte Bible, résumée dans son histoire et dans ses enseignements*, annoncé plus haut.

Dans un cadre réduit, l'auteur s'est attaché à reproduire les paroles des Écritures, appliquant son étude à les bien choisir, à les mettre en relief et à s'effacer. Il n'a pas mesuré sa peine aux proportions de ce petit volume : car, à son avis, « il n'est rien qui réclame un soin plus scrupuleux qu'un livre de classe. »

PETITE HISTOIRE SAINTE (Ancien et Nouveau Testament). 1 vol. in-18 cartonné, 50 c.

Ce volume est, ainsi que le suivant, tiré de l'*Abrégé de l'Histoire sainte*, du même auteur. Il est, par sa rédaction et par son prix, destiné aux plus petites écoles.

HISTOIRE SAINTE ET HISTOIRE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, autographiées, pour exercer à la lecture des manuscrits. 1 vol. in-8, avec vignettes, cartonné, 1 fr. 30 c.

NOTA. Les ouvrages annoncés sur ce prospectus seront envoyés franco aux personnes qui en adresseront le montant en un mandat sur la poste ou en timbres-poste.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 C. LE VOL.

- About** (Edmond). L'Alsace. 1 vol. — Causeries. 2 vol. — La Grèce contemporaine. 1 vol. — Le progrès. 1 vol. — Le turco. 1 vol. — Madelon. 1 vol. — Salons de 1864 et 1866. 2 vol. — Théâtre impossible. 1 vol. — A B C du travailleur. 1 vol. — Les mariages de province. 1 vol. — Le mari imprévu. 1 v. — Le fellah. 1 vol.
- Barrau**. Histoire de la Révolution française. 1 vol.
- Bautain** (L'abbé). La belle saison à la campagne. 1 vol. — La chrétienne de nos jours. 2 vol. — Le chrétien de nos jours. 2 vol. — Les choses de l'autre monde. 1 vol. — La religion et la liberté. 1 v. — Manuel de philosophie morale. 1 vol. — Étude sur l'art de parler en public. 1 vol.
- Baudrillart**. Économie politique populaire. 1 vol.
- Belloy** (De). Le chevalier d'Al. 1 vol. — Légendes fleuries. 2 vol.
- Bersot**. Mesmer, ou le magnétisme animal. 1 vol. — Les tables tournantes et les esprits. 1 vol.
- Boissier**. Cicéron et ses amis. 1 vol.
- Bréal** (M.). Quelques mots sur l'instruction publique. 1 vol.
- Busquet** (A.). Le poème des heures. 1 vol.
- Byron** (Lord). Œuvres complètes. Traduction B. Larroche. 4 vol.
- Calemard de la Fayette** (Ch.). Le poème des champs. 1 vol.
- Caro**. Études morales. 2 vol. — L'idée de Dieu. 1 vol. — Le matérialisme et la science. 1 vol. — Les jours d'épreuve. 1 vol.
- Cervantès**. Don Quichotte, trad. Viardot. 2 vol.
- Charpentier**. Écrivains latins de l'empire. 1 vol.
- Chateaubriand**. Le génie du christianisme. 1 vol. — Les martyrs. 1 vol. — Atala, René, les Natchez. 1 vol.
- Cherbuliez** (Victor). Comte Kostia. 1 vol. — Paule Méré. 1 vol. — Roman d'une honnête femme. 1 vol. — Le grand-œuvre. 1 vol. — Prosper Randoce. 1 vol. — L'aventure de Ladislas Bolski. 1 vol. — La revanche de Joseph Noirel. 1 vol.
- Crépet** (E.). Le trésor épistolaire de la France. 2 v.
- Cucheval** (V.). Histoire de l'éloquence latine. 1 v.
- Dante**. La divine comédie, trad. Fiorentino. 1 vol.
- Daumas** (E.). Mœurs et coutumes de l'Algérie. 1 v.
- Deschanel** (Em.). Études sur Aristophane. 1 vol.
- Duruy** (V.). De Paris à Vienne. 1 vol. — Introduction à l'histoire de France. 1 vol.
- Duval** (Jules). Notre planète. 1 vol.
- Ferry** (Gabriel). Le coureur des bois. 2 vol. — Costal l'Indien. 1 vol.
- Figuié** (Louis). Histoire du merveilleux. 4 vol. — L'alchimie et les alchimistes. 1 vol. — L'année scientifique. 17 années (1856-1872). 16 vol. — Le lendemain de la mort. 1 vol.
- Flammarion** (C.). Contemplations scientifiques. 1 v.
- Fléclier**. Les grands jours d'Auvergne. 1 vol.
- Fustel de Coulanges**. La cité antique. 1 vol.
- Garnier** (Ad.). Traité des facultés de l'âme. 5 vol.
- Garnier** (Charles). A travers les arts. 1 vol.
- Guizot** (F.). Un projet de mariage royal. 1 vol. — Le duc de Broglie. 1 vol.
- Houssaye** (A.). Le 41^e fauteuil. 1 vol. — Violon de Franjolet. 1 vol. — Voyages humoristiques. 1 vol.
- Hugo** (Victor). Notre-Dame de Paris. 2 vol. — Bug-Jargal, etc. 1 vol. — Han d'Islande, Discours. 2 v. — Littérature et philosophie mêlées. 2 vol. — Odes et ballades. 1 vol. — Orientales, Feuilles d'automne, Chants du crépuscule. 1 vol. — Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. 1 v. — Théâtre. 4 vol. — Le Rhin. 3 vol. — Les Contemplations. 2 vol. — Légende des siècles. 1 vol.
- ideville** (H. d'). Journal d'un diplomate. 1 vol.
- Joanne** (Ad.). Albert Fleurier. 1 vol.
- Jouffroy**. Cours de droit naturel. 2 vol. — Cours d'esthétique. 1 vol. — Mélanges philosophiques. 1 v. — Nouveaux mélanges philosophiques. 1 vol.
- Jurien de la Gravière** (L'amiral). Souvenirs d'un amiral. 2 vol. — La marine d'autrefois. 1 vol. — La marine d'aujourd'hui. 1 vol.
- La Landelle** (G. de). Le tableau de la mer. 4 vol.
- Lamartine** (A. de). Méditations poétiques. 2 vol. — Harmonies poétiques. 1 vol. — Recueils poétiques. 1 vol. — Jocelyn. 1 vol. — La chute d'un ange. 1 vol. — Voyage en Orient. 2 vol. — Histoire des Girondins. 6 vol. — Confidences. 1 vol. — Nouvelles confidences. 1 vol. — Lectures pour tous. 1 vol. — Souvenirs et portraits. 3 vol.
- Laveleye** (Emile de). Études et essais. 1 vol.
- Malherbe**. Œuvres poétiques. 1 vol.
- Marmier** (Xavier). Gazida. 1 vol. — Hélène et Suzanne. 1 vol. — Histoire d'un pauvre musicien. 1 vol. — Le roman d'un héritier. 1 vol. — Les fiancés du Spitzberg. 1 vol. — Mémoires d'un orphelin. 1 vol. — Sous les sapins. 1 vol. — La recherche de l'idéal. 1 vol. — Voyages. 5 vol.
- Martha**. Les moralistes sous l'empire romain. 1 vol.
- Michelet**. La femme. 1 vol. — La mer. 1 vol. — L'amour. 1 v. — L'insecte. 1 v. — L'oiseau. 1 v.
- Nisard**. Les poètes latins de la décadence. 2 vol.
- Nourrisson**. Les Pères de l'Église latine. 2 vol.
- Patin**. Études sur les tragiques grecs. 4 vol. — Études sur la poésie latine. 2 vol.
- Pfeiffer** (M^{me} Ida). Voyages d'une femme. 3 vol.
- Prévost-Paradol**. Études sur les moralistes français. 1 vol. — Histoire universelle. 2 vol.
- Quatrefages** (De). Unité de l'espèce humaine. 1 v.
- Sainte-Béuve**. Port-Royal. 7 vol.
- Saintine** (X.-B.). Le chemin des écoliers. 1 vol. — Picciola. 1 vol. — Seul! 1 vol. — La mythologie du Rhin. 1 vol.
- Sévigné** (M^{me} de). Lettres. 8 vol.
- Shakespeare**. Œuvres, traduction Montégut. 10 v.
- Simon** (Jules). La liberté politique. 1 vol. — La liberté civile. 1 vol. — La liberté de conscience. 1 v. — La religion naturelle. 1 vol. — Le devoir. 1 vol. — L'ouvrière. 1 vol.
- Taine** (H.). Essai sur Tite Live. 1 vol. — Essais de critique et d'histoire. 1 vol. — Nouveaux essais. 1 vol. — Histoire de la littérature anglaise. 5 vol. — La Fontaine et ses fables. 1 vol. — Les philosophes français au xix^e siècle. 1 vol. — Voyage aux Pyrénées. 1 v. — M. Graindorge (notes sur Paris). 1 vol. — Notes sur l'Angleterre. 1 vol. — Un séjour en France de 1792 à 1795. 1 vol.
- Topffer** (Rod.). Nouvelles genevoises. 1 vol. — Rosa et Gertrude. 1 vol. — Le presbytère. 1 vol. — Réflexions et menus propos d'un peintre. 1 vol.
- Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature grecque**. Anthologie. 2 vol. — Aristophane. 1 vol. — Diodore de Sicile. 4 vol. — Eschyle. 1 vol. — Hérodote. 1 vol. — Homère. 1 vol. — Lucien. 2 v. — Plutarque. 9 v. — Strabon. 5 vol. — Thucydide. 1 vol. — Xénophon. 2 vol.
- Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature latine**. Horace. 1 vol. — Plaute. 2 vol. — Les satiriques. 1 vol. — Sénèque. 2 vol. — Tacite. 1 v. — Tite Live. 4 vol. — Virgile. 1 vol.
- Troplong**. De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains. 1 vol.
- Viardot**. Musées d'Europe. 5 vol.
- Viennet**. Fables complètes. 1 vol.
- Vivien de St-Martin**. L'année géographique. 10 années (1865-1872). 9 vol.
- Wallon**. Vie de N.-S. Jésus-Christ. 1 volume. — La sainte Bible. 2 vol.
- Wey** (Francis). Dick Moon. 1 vol. — La haute Savoie. 1 vol. — Chronique du siège de Paris. 1 vol.
- Würtz**. Histoire des doctrines chimiques. 1 vol.